

LA VIEILLE HISTOIRE D'UN  
PETITE NATION

TAS-636 (1)

Comme pour la plupart des nations d'Europe, c'est la langue qui constitue le principal caractère déterminant de la nationalité catalane. La Catalogne est née, dès l'aube du moyen âge, après la dissolution de l'Empire romain et la chute, sous l'invasion musulmane, du royaume wisigoth qui l'avait remplacé dans la Péninsule Ibérique. Le latin vulgaire, le sermo rusticus qui était parlé dans cette province tarraconaise qui est la préfiguration de l'ancienne Couronne d'Aragon, deviendra le Catalan, cette langue qui, avec moins de variations que pour la plupart des langues romanes, est encore parlée en Catalogne et dans ces régions d'un même pays qu'à sont le Pays Valencien et les Iles Baléares.

L'invasion arabe, en 711, qui détruira totalement le royaume wisigoth de l'Espagne et qui en balayera totalement la frêle structure, ne pesera grand'chose sur la Catalogne romanisée dans sa langue et dans son droit. La bataille de Poitiers (732) marque le début du reflux de cette marée humaine venue de l'Afrique; ce sera Charlemagne, en 785, qui poursuit la reconquête en Catalogne avec la prise de la ville de Gérone, bastion avancé de la muraille pyrénéenne; ce sera son fils, Louis le Débonnaire, qui viendra à bout de la résistance des Maures à Barcelone, en 801. Toute la partie de ce territoire reconquis aux Sarrasins forme plusieurs comtés, dont le principal sera celui de Barcelone et l'ensemble, au début, sera le marquisat de Gotie. Béra, le premier comte de Barcelone est aussi le premier marquis de Gotie. Tarragone, l'ancienne capitale, ayant été détruite par l'invasion arabe, c'est Barcelone, qui la suit en importance sur la côte, qui tiendra dès l'abord le rôle de capitale de ce petit état rogné aux possessions hispaniques des Caliphes.

Sous Charles le Chauve, le comte de Barcelone est Guifré, un noble de souche pyrénéenne. Marquis des Marches Hispaniques, il deviendra, de par sa force politique et militaire, un vrai souverain et instaurera une dynastie qui durera six siècles et qui donnera à l'Histoire des noms illustres. A sa mort, en 898, après une lutte qui l'oppose au plus puissant des seigneurs musulmans, on peut dire que le Comté de Barcelone, dont les limites se sont élargies jusqu'au Champ de Tarragone, existe en tant qu'état national. C'est lui aussi le grand restaurateur de la religion: conquérant du Montserrat, il batit ou reconstruit les grands monastères et les sièges épiscopaux qui sont encore, sur la plus vieille partie de la Catalogne, les jalons de cet art roman dont les monuments ar-



chitectoniques à robuste charpente et sveltes clochers et les étonnantes peintures révèlent une spiritualité et une vigueur puissantes.

Les successeurs de Guifré I continuèrent ses conquêtes et raffermirent l'autorité du comte de Barcelone. Son petit-fils Borrell II (940-993), se trouvant en pleine déroute, lors de la grande offensive d'Al-Mansour, qui détruit en 985 la ville de Barcelone, en profita pour tirer constat de la carence de son suzerain, le roi de France et, en repoussant par ses seules forces l'expédition musulmane, il se proclama en fait le souverain indépendant de cette Principauté de Catalogne qui n'était, officiellement, que le Comté de Barcelone. C'est en vain que Hugues Capet, le nouveau roi de France, tenta de renouer les liens féodaux qui unissaient le comte aux rois carolingiens. Ces liens étaient brisés de facto, quoique leur dissolution ne sera officiellement reconnue qu'en 1258, par le traité de Corbeil que signeront Saint Louis et Jacques le Conquérant.

Entre temps, les successeurs de Borrell II avaient continué sa tâche. Citons seulement Ramon Berenguer le vieux (1035-1076) dont la gloire militaire ne peut faire oublier celle d'avoir été le législateur des Usatges de Catalunya, le grand code des lois et des droits publics et privés des Catalans, antérieur de cent soixante ans à cette Charta Magna que les barons anglais arracheront à leur roi. Ce même comte commence une politique d'influence ultrapyrénéenne, qui aura son sommet avec Alphonse I et trouvera son sanglant échec à Muret.

Ramon Berenguer III, que l'Histoire appelle le Grand, élargit les frontières de ses états en conquérant aux Musulmans Tortose et Lleida. Il tente ensuite, avec une expédition aux Baléares (1114) d'ajouter à ses domaines Majorque et Ibiza. C'est une conquête éphémère, mais qui sera un précédent de celle de Jacques I en 1229. Ramon Berenguer III épousa Douce, l'héritière de la Provence, et cette union, que chantera Mistral, unira les terres voisines et presque sœurs en culture et langage de la Catalogne et la Provence. Pendant le règne du fils de cette union, Ramon Berenguer IV, un autre mariage royal décide de l'avenir de la dynastie et des Etats qu'elle gouverne. Le comte de Barcelone épouse en 1137 la très jeune princesse Péronnelle, fille du roi Ramire d'Aragon. Leur fils et héritier sera Alphonse (I de Catalogne, II d'Aragon) et ce premier comte-roi fut réellement un des grans monarques du Moyen Age. Sa cour de prince pyrénéen, doublé de troubadour, dont les états s'étendaient des Alpes à l'Océan, semblait réaliser le rêve d'un empire



dont les Pyrénées seraient la colonne vertébrale. Cette grandiose illusion s'évanouira pourtant avec son fils, le chevaleresque et galant roi Pierre le Catholique au surnom paradoxal. Ce prince, qui en 1204, à la suite d'un voyage à Rome, devenait le vassal du Pape, devait se heurter, pour la défense des ses sujets occitans, avec la croisade prêchée par le même Innocent III contre les Albigeois et, sans savoir se servir des armes de la politique pour dénouer la crise où allait succomber la France d'Occ, il tomberait lui-même du côté des hérétiques, dans la bataille de Muret (12 Septembre 1213).

Il échut au très jeune fils qu'il laissait d'un mariage peu heureux avec Marie de Montpellier, à ce Jacques I que l'Histoire connaîtra comme le Conquérant, la tâche très difficile de tirer la leçon du désastre encouru par son père et de chercher vers le Sud et vers l'Orient les débouchés qu'une force biologique incontestable réclamait pour ses peuples. Les 63 années remplies de gloire de son royaume lui permettent de se mesurer sans dommage avec les plus grands rois de son époque, saint Louis de France, Henri III d'Angleterre, saint Ferdinand de Castille, l'empereur Frédéric II. Il agrandit ses domaines et conquérant Majorque et Minorque et ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ le royaume de Valence. Les Baléares ont été conquises avec le seul concours des Catalans; ce seront donc les Catalans qui vont les repêpler et leur donner le droit, l'organisation politique et la langue. La conquête de Valence et celle du royaume de Murcie (Jacques I livrera ce dernier royaume à son gendre le roi de Castille, avec un respect peu commun pour les traités) sera un effort conjoint des Catalans et des Aragonais, ce qui fit que, dans une partie du territoire conquis, la langue des nouvelles populations sera l'aragonais, de même que la charte des droits. Néanmoins, la grande majorité des Valenciens parleront le Catalan et continueront à le parler.

La mariage du fils aîné de Jacques I avec une princesse sicilienne, la fille du roi Manfred vaincu et dépossédé par Charles d'Anjou, devait donner à ce successeur du roi conquérant, Pierre II, le juste surnom de Grand. L'histoire de l'intervention des Catalans, sous la conduite de leur roi, dans la politique italienne, est une des pages les plus étonnantes de l'histoire du Moyen Age. Elle s'ouvre avec l'éclat populaire des Vêpres Siciliennes (31 Mars 1282), soulèvement des habitants de Palerme contre les Français et continue avec le débarquement dans la grande île de Pierre et le couronnement de celui-ci et de sa femme Constance comme roi de Sicile. C'était, non seulement entrer en lutte ouverte contre un grand capitaine comme Charles d'Anjou, mais



aussi contre la France et contre la Papauté, ennemis mortels de ces Hohenstauffen dont Pierre d'Aragon revendiquait l'héritage. Pierre fut excommunié par le pape Martin IV et celui-ci prêcha une croisade pour<sup>l'</sup>déposséder de ses domaines. L'invasion des Croisés, commandés par le roi de France Philippe le Hardi, aboutit à un désastre. Les victoires navales et terrestres de Pierre et de<sup>ses</sup> amiraux, parmi lesquels le fameux Roger de Llúria, évitèrent l'exécution des décrets papaux. Mais après cette longue série de triomphes, Pierre le Grand devait mourir le 10 Novembre 1285, après un règne de neuf ans, qui lui avait valu l'éloge du Dante, d'après lequel ce souverain

d'ogni valor portó cinta la corda.

Les trois fils males de Pierre le Grand devaient être rois tous les trois. Alphonse le Libéral continua la politique et les victoires de son père et mourut sans enfants, en 1291. Son frère et successeur Jacques II qui avait occupé le trône de Sicile, s'efforça de trouver une issue honorable au conflit, par le traité d'Anagni (1295). Mais son frère cadet, Frédéric, n'accepta pas les clauses de ce traité qui exigeaient la cession du royaume de Sicile et se maintint dans la grande île, où il parvint à établir sa dynastie. C'est pendant ces règnes que se situe l'extraordinaire aventure des Almuğavars, ou routiers catalans et aragonais, qui, d'abord sous les ordres de l'empereur de Constantinople, et ensuite par leur propre compte, réussirent à se tailler un domaine en Orient et à ~~finir~~ occuper les duchés d'Athènes et de Néopatrie. Pendant près de cent ans, ces terres grecques qui avaient été le creuset de la civilisation occidentale devinrent des possessions catalanes. Le drapeau catalan flotta sur les murs de l'Acropole; la langue catalane fut la langue officielle des duchés; les Usatges de Barcelone, enfin, furent la loi et le droit public de ces états.

Après Jacques II, monarque politique et sage, son fils Alphonse III, qui avait commandé les armées catalanes qui conquièrent le royaume de Sardaigne, dont Boniface VIII avait fait don nominal au roi d'Aragon lors du traité d'Anagni, s'efforça de suivre, dans un bref règne plein de malheurs de santé et de famille, le chemin tracé par son père. Celui-ci avait rendu à son cousin le roi de Majorque ce domaine créé par le testament de Jacques le Conquérant et que Pierre le Grand avait confisqué lors de son conflit avec la France et la Papauté. Cette division était, aux yeux du jeune Pierre III, le Cérémonieux, fils et successeur d'Alphonse, une anomalie qu'il fallait corriger. En 1344, en effet, l'annexion, après une campagne maritime pour s'emparer des Baléares et une



campagne terrestre pour conquérir le Roussillon et la Cerdagne, qui formaient également partie du royaume insulaire, ~~xix~~ rendait au comte de Barcelone et roi d'Aragon et de Valence cette couronne de Majorque conquise par son trisaïeul.

Le long règne de Pierre le Cérémonieux (51 ans) sera rempli par deux guerres: celle qui l'opposera à Gênes, et dont l'enjeu sera le royaume de Sardaigne et le commerce méditerranéen, qui aura deux moments décisifs avec les grandes batailles du Bosphore (1352) et de l'Alguer, en Sardaigne (1353), et celle qu'il soutiendra contre son homonyme le roi de Castille, et qui durera treize ans. Pierre III sera le roi politique et tenace qui matra les ambitions de la noblesse, qui continuera l'expansion méditerranéenne de ses ancêtres en s'efforçant d'annexer à ses royaumes la Sicile, dont la reine est ~~un~~<sup>sa</sup> petite-fille qu'il veut marier à son fils aîné et qui, enfin, épousera Martin, le petit-fils du roi. Il est aussi le roi qui préside au grand changement économique et social provoqué par la Peste Noire. Et, lorsque le Grand Schisme d'Occident lui permettra d'éluder l'autorité envahissante du Pape, il se réfugiera dans une indifférence envers les deux Pontifes, extrêmement utile à ses fins politiques.

Ses deux fils, Jean I le Chasseur, dont le plus grand mérite est la fondation des Jeux Floraux de Barcelone (1393), et Martin l'Humain, dévot et nourri de sagesse classique, représenteront la fin de cette dynastie issue de Guifré I. Le premier, en effet, ne laissera, après sa mort, que deux filles dont les maris tenteront vainement de revendiquer les droits. Quant au second, la mort de son fils unique, déjà roi de Sicile et brillant guerrier, après une victorieuse bataille en Sardaigne va frustrer tous les espoirs d'une succession et laisser, après sa mort bien peu de temps après celle de son fils (1410) ses Etats ouverts aux aléas d'une lutte dynastique.

Neuf délégués représentant les Etats de la Couronne se réunirent à Caspe et désignèrent, après bien de doutes, l'infant castillan Ferdinand, oncle du roi de Castille et petit-fils de Pierre le Cérémonieux par voie féminine. Ce nouveau roi d'Aragon inaugurerà la dynastie des Trastàmara, dont deux longs royaumes, ceux de deux fils de Ferdinand, Alphonse le Magnanime et Jean Sans Foi, vont marquer l'indifférence et ensuite l'hostilité des Catalans envers la politique royale. Alphonse consacra tout son effort aux conquêtes italiennes et devait laisser à son fils bâtard Ferrante la couronne de Naples, qu'il avait conquise.



A sa mort (1458) c'est son frère Jean, roi de Navarre, qui lui succède comme comte de Barcelone et roi d'Aragon. Il se heurtera bientôt à la résistance des Catalans. C'est la crise qu'on a nommé la Révolution Catalane et qui opposa, pendant douze ans (1461-1472) la Généralité de Catalogne, vrai gouvernement du pays, au roi que ses sujets vont déchoir de sa dignité. Le motif de ce conflit fut la persécution du Prince de Viane le fils aîné du roi: Jean s'était remarié et sa seconde femme, castillane, avait forgé de grands desseins pour son enfant, le futur Ferdinand le Catholique. Les Catalans, après la mort du Prince, dont ils ne manquèrent pas d'accuser la marâtre, se cherchèrent un roi. Ce seront, successivement, le roi de Castille lui-même, Henri IV, lequel bientôt abandonnera ses nouveaux sujets; le connétable du Portugal, qui fut nommé Pierre IV, roi des Catalans, et qui mourut après un bref et désastreux règne; enfin le roi de Provence René d'Anjou, qui envoya son fils Jean de Calabre comme son lieutenant. Mais après une longue campagne et un siège de Barcelone, Jean II, qui comptait avec l'aide du roi de France, parvint à obtenir la reddition des Catalans. Le Roussillon, gage de l'aide française, restera pendant vingt ans au pouvoir de Louis XI et cette occupation sera un précédent pour les clauses du traité des Pyrénées.

Le fils de Jean III, Ferdinand II le Catholique, avait déjà épousé la reine de Castille quand lorsque la mort du roi d'Aragon lui permit d'unir les deux couronnes sur sa tête. Isabelle et Ferdinand, à égalité de droits, sont rois d'Espagne, ou plutôt des Espagnes, puisque les Etats de Castille restent séparés, en administration comme en lois et en langue, de ceux de la Couronne d'Aragon. Pendant le règne des Rois Catholiques, souvenons-nous-en, se situent la conquête de Grenade, qui marque la totale expulsion des Musulmans de la Péninsule, et la découverte de l'Amérique, fabuleux hasard et fortune énorme pour l'Espagne castillane, puisque les Catalans vont rester exclus de la colonisation des terres nouvellement découvertes.

Depuis ce moment, l'histoire de la Catalogne se confond, du moins officiellement, avec celle de l'Espagne. Remarquons, néanmoins, qu'à deux reprises, en 1640 (Guerre des Segadors, ou Faucheurs) et en 1700 (Guerre de Succession) l'Espagne catalane tente de reprendre son rôle directeur et même de retrouver son indépendance, puisque son autonomie légale est rognée ou supprimée par les gouvernements et les rois. Le long conflit qui s'ouvre en 1640 et qui donnera l'indépendance au Portugal, jettera un moment la Catalogne dans les bras de la France. Louis



XIII et après lui Louis XIV seront, par la volonté des Catalans, comtes souverains de Barcelone. Mais le conflit se solde en 1652, après un siège de Barcelone, par le retour à l'obéissance du roi d'Espagne et par la perte du Roussillon et la Cerdagne, annexés à la France par le traité des Pyrénées. Philippe IV, comme Jean II, avait néanmoins conservé aux Catalans tous ses privilèges, menacés par la politique unitaire du comte-duc d'Olivarés en 1640.

Malheureusement, l'issue du nouveau conflit qui opposa l'Espagne catalane (puisqu'Valence, les Baléares et même Sardaigne se rangèrent du même côté que la Catalogne) à l'esprit unitaire castillan, lors de la Guerre de Succession, ne fut pas tellement heureuse. Contre Philippe V, prince français imbu du centralisme et de l'absolutisme instaurés par son grand-père Louis XIV, les Catalans opposèrent l'Archiduc Charles d'Autriche, qui leur assurait le respect de leurs libertés. Dans la lutte de coalitions qui divisa toute l'Europe pendant dix ans, l'accession de Charles au trône impérial fera pencher la balance du côté de son rival. Le siège de Barcelone en 1714, dernier épisode de la lutte sur le sol catalan, déroulera ses épisodes dramatiques au moment même où les puissances d'Europe se penchent sur ce que l'on appelle "le cas des Catalans". Le 11 Septembre 1714, en dépit de l'héroïsme des milices populaires, Barcelone était prise par assaut. La victoire de Philippe V équivalait à la totale suppression des privilèges et des institutions catalanes. Le royal décret de "Nova Planta" (nouvelle organisation) créait, sur les débris des glorieuses corporations qu'étaient le Conseil des Cent de Barcelone et la Généralité de Catalogne, un édifice juridique soumis au bon vouloir du roi, et dont le sommet était le Capitaine Général. L'autonomie de la Catalogne avait vécu. Sa langue était bannie des affaires publiques, des lois et de l'enseignement. C'était la Fin de la Nation Catalane, comme pouvait désigner ce moment un historien. Et cela n'est pas exagéré, puisque les Catalans eux-mêmes, sous les Bourbons et tout le long du XVIIIe Siècle, s'efforceront de devenir les plus fidèles sujets des rois d'Espagne, de ces descendants de leur ennemi Philippe V, tout en transformant en accord avec les débuts de la Révolution industrielle, leur patrie en la plus prospère des provinces de l'Espagne. La plus prospère, certes, mais seulement une province.

Pendant les royaumes de Ferdinand VI et de son frère Charles III, les Catalans s'efforcent de combler les fossés de la défaite par une laboriosité qui leur est reconnue. Ils sont autorisés à envoyer des marchandises aux grands marchés de l'Amérique. Privés de leur Université, qui a







révendication ~~maxim~~ populaire. Ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que, sous des étiquettes opposées, les uns et les autres sont fidèles à une tradition purement catalane, à l'affirmation des libertés nationales et à celle des libertés individuelles qui sont la constante de l'histoire de Catalogne.

Le Catalanisme, issu en tant que doctrine politique des livres d'historiens et de sociologues des deux bords, va devenir bientôt un mouvement politique; il s'efforcera, dès les premières années de ce siècle, de conquérir les corporations publiques et d'y orienter une véritable rénovation des moeurs, au meme moment où l'Etat espagnol s'enlise dans l'ornière du "caciquisme" ou sombre dans la catastrophe des guerres coloniales et marocaines. Au XX<sup>ème</sup> Siècle, le Catalanisme, avec ses grandes figures qui s'appellent Maragall et Prat de la Riba, Cambó, Carner, Abadal, Macià, Nicolau d'Olwer, Companys et tant d'autres, sera la force rénovatrice par excellence et rêvera même de convertir l'Espagne entière à ses idées. Et les victoires comme les échecs du Catalanisme, les vicissitudes que les événements de la première moitié du siècle ont fait subir à la Catalogne serviront, il faut l'espérer, à épurer ce mouvement d'affirmation et à lui donner toute l'efficacité nécessaire pour qu'il serve à la transformation de l'Etat et à l'harmonieuse coexistence des Espagnes dans la liberté des hommes et des langues qui les composent.

Rafael T A S I S.

1962.